

toutes parts, de l'Allemagne principalement, on accourut pour le partager. Un des avantages que se proposaient les émigrans, c'était de se trouver citoyens dans toute l'étendue de l'empire britannique, après sept ans de domicile dans quelque une de ses colonies.

Tandis que la tyrannie et la persécution désolaient et desséchaient la population en Europe, l'Amérique anglaise se remplissait de trois sortes d'habitans. Les hommes libres forment la première classe. C'est la plus nombreuse.

Les Européens, qui parcourent et tourmentent le globe depuis trois siècles, ont semé des colonies dans la plupart des points de sa circonférence; et presque partout leur race s'est plus ou moins abâtardie. Les établissemens anglais de l'Amérique septentrionale paraissaient avoir subi la loi commune. Leurs habitans étaient universellement jugés moins robustes au travail, moins forts à la guerre, moins propres aux arts que leurs ancêtres. Parce que le soin de défricher la terre, de purifier l'air, de changer le climat, d'améliorer la nature, absorbait toutes les facultés de ce peuple transplanté sous un autre ciel, on en concluait sa dégradation et son impuissance de s'élever à des spéculations un peu compliquées.

Pour dissiper ce préjugé injuste, il fallait qu'un Franklin enseignât aux physiciens de notre continent étonné à maîtriser la foudre. Il fallait que les élèves de cet homme illustre, réunis en société,

jetassent un jour éclatant sur plusieurs branches des sciences naturelles. Il fallait que l'éloquence renouvelât dans cette partie du Nouveau-Monde ces impressions fortes et rapides qu'elle avait opérées dans les plus fières républiques de l'antiquité. Il fallait que les droits de l'homme, que les droits des nations y fussent solidement établis dans des écrits originaux qui feront le charme et la consolation des siècles les plus reculés.

Les ouvrages d'imagination et de goût ne tarderont pas à suivre ceux de raisonnement et d'observation. Bientôt peut-être la Nouvelle-Angleterre pourra citer ses Homères, ses Théocrites, ses Sophocles. On n'y manque plus de secours, de maîtres, de modèles. L'éducation s'y répand, s'y perfectionne de plus en plus. Dans les proportions, on y voit plus de gens bien nés, plus de loisir et de moyens pour suivre son talent qu'on n'en trouve en Europe, où l'institution même de la jeunesse est souvent contraire au progrès et au développement du génie et de la raison.

Par un contraste singulier avec l'Ancien-Monde, où les arts sont allés du midi vers le nord, on verra dans le Nouveau le nord éclairer le midi. Jusqu'à nos jours l'esprit a paru s'énervier comme le corps dans les Indes occidentales. Vifs et pénétrants de bonne heure, les hommes y conçoivent promptement, mais n'y résistent pas, ne s'y accoutument pas aux longues méditations. Presque tous ont de la facilité pour tout; aucun ne

marque un talent décidé pour rien. Précoces et mûrs avant nous, ils sont bien loin de la carrière quand nous touchons au terme. La gloire et le bonheur de les changer doivent être l'ouvrage de l'Amérique anglaise. Qu'elle prenne donc des moyens conformes à ce noble dessein, et qu'elle cherche par des voies justes et louables une population digne de créer un monde nouveau. C'est ce qu'elle n'a pas fait encore.

Une seconde classe de colons fut autrefois composée de malfaiteurs que la métropole condamnait à être transportés en Amérique, et qui devaient un service forcé de sept ou de quatorze ans aux planteurs qui les avaient achetés des tribunaux de justice. On s'est universellement dégoûté de ces hommes corrompus, et toujours prêts à commettre de nouveaux crimes.

On les a remplacés par des hommes indigènes que l'impossibilité de subsister en Europe poussait dans le Nouveau-Monde. Après avoir acheté et vendu le nègre, le crime n'avait plus qu'un pas à faire : c'était de vendre son compatriote sans l'avoir acheté, et de trouver quelqu'un qui l'achetât : il l'a fait. Embarqués sans être en état de payer leur passage, ces malheureux sont à la disposition de leur conducteur, qui les vend à qui bon lui semble. Cette espèce d'esclavage est plus ou moins long, mais il ne peut jamais durer plus de huit années. Si parmi ces émigrants il se trouve des enfans, leur servitude doit durer jus-

qu'à leur majorité, qui est fixée à vingt et un ans pour les garçons, et à dix-huit ans pour les filles.

Aucun des engagés n'a le droit de se marier sans l'aveu de son maître, qui met le prix qu'il veut à son consentement. Si quelqu'un d'eux s'enfuit, et qu'on le rattrape, il doit servir une semaine pour chaque jour de son absence, un mois pour chaque semaine, et six mois pour un seul. Le propriétaire qui ne veut pas reprendre son déserteur peut le vendre à qui bon lui semble ; mais ce n'est que pour le temps de son premier engagement. Du reste ce service n'a rien d'ignominieux ; et l'acquéreur fait tout ce qu'il peut pour affaiblir la tache de la vente et de l'achat. A l'expiration de sa servitude, l'engagé jouit de tous les droits du citoyen libre. Avec son affranchissement il reçoit du maître qu'il a servi, ou des instrumens de labourage, ou les outils nécessaires à son industrie.

Cependant, de quelque apparence de justice que l'on colore cette espèce de trafic, la plupart des étrangers qui passent en Amérique à ce prix ne s'embarqueraient pas, s'ils n'étaient trompés. Des brigands sortis des marais de la Hollande se répandent dans le Palatinat, dans la Suabe, dans les cantons d'Allemagne les plus peuplés ou les moins heureux. Ils y vantent avec enthousiasme les délices du Nouveau-Monde, et les fortunes qu'il est aisé d'y faire. Des hommes simples, séduits par des promesses si magnifiques, suivent

aveuglément ces vils courtiers d'un indigne commerce, qui les livrent à des négocians d'Amsterdam ou de Rotterdam. Ceux-ci, soudoyés eux-mêmes par des compagnies chargées de peupler les colonies, paient une gratification à ces embaucheurs. Des familles entières sont vendues sans le savoir à des maîtres éloignés, qui leur préparent des conditions d'autant plus dures que la faim et la nécessité ne permettent pas à ceux qui les acceptent de s'y refuser. L'Amérique forme des recrues pour la culture comme les princes pour la guerre, avec les mêmes artifices, mais un but moins honnête, et peut-être plus inhumain; car qui sait le rapport de ceux qui meurent et de ceux qui survivent à leurs espérances? L'illusion se perpétue en Europe par l'attention qu'on a de supprimer les lettres qui pourraient dévoiler un mystère d'imposture et d'iniquité, trop bien couvert par l'intérêt qui en est l'inventeur.

Mais enfin on ne trouverait point tant de dupes, s'il y avait moins de victimes. C'est l'oppression des gouvernemens qui fait adopter ces chimères de fortune à la crédulité du peuple. Des hommes malheureux dans leur patrie, errans ou foulés chez eux, n'ayant rien de pire à craindre sous un ciel étranger, se livrent aisément à la perspective d'un meilleur sort. Les moyens qu'on emploie pour les retenir dans le pays où la fatalité les a fait naître ne sont propres qu'à irriter en eux le désir d'en sortir. C'est par des prohibitions, par

des menaces et des peines qu'on croit les enchaîner; on ne fait que les aigrir, les pousser à la désertion par la défense même. Il faudrait les attacher par des soulagemens et des espérances: on les emprisonne, on les garrotte; on empêche l'homme né libre d'aller respirer dans des contrées où le ciel et la terre lui donneraient un asile. On aime mieux l'étouffer dans son berceau que de le laisser chercher sa vie en quelque climat secourable. On ne veut pas même lui donner le choix de son tombeau. Tyrans politiques, voilà l'ouvrage de vos lois! peuples, où sont vos droits?

Faut-il révéler aux nations les trames qui se forment contre leur liberté? Faut-il leur dire que, par le complot le plus odieux, quelques puissances ont manœuvré récemment une convention qui doit ôter toute ressource au désespoir? Depuis deux siècles tous les princes de l'Europe fabriquaient entre eux, dans les ténèbres du cabinet, cette longue et pesante chaîne dont les peuples se sentent enveloppés de toutes parts. Chaque négociation ajoutait de nouveaux chaînons à ce filet artificieusement imaginé. Les guerres ne tendaient pas à rendre les états plus grands, mais les sujets plus soumis, en substituant pas à pas le gouvernement militaire à l'influence douce et lente des lois et des mœurs. Tous les potentats se fortifiaient également dans leur tyrannie par leurs conquêtes ou par leurs pertes. Victorieux, ils régnaient avec des armées; humiliés et défaits,

ils commandaient par la misère à des sujets pusillanimes. Ennemis ou jaloux entre eux par ambition, ils ne se liguèrent ou ne s'allièrent que pour appesantir la servitude. Soit qu'ils voulussent souffler la guerre ou conserver la paix, ils étaient assurés de tourner au profit de leur autorité l'agrandissement ou l'affaiblissement de leurs peuples. S'ils cédaient une province, ils épuisaient toutes les autres pour la recouvrer ou pour se dédommager de sa perte. S'ils en acquéraient une nouvelle, la fierté qu'ils affectaient au-dehors était au-dedans dureté, vexation. Ils empruntaient les uns des autres réciproquement tous les arts, toutes les inventions, soit de la guerre, soit de la paix, qui pouvaient concourir tantôt à fomenter les rivalités et les antipathies naturelles, tantôt à oblitérer le caractère des nations : comme si l'accord tacite de leurs maîtres eût été de les assujettir les unes par les autres au despotisme qu'ils avaient su leur préparer de longue main. N'en doutez pas, peuples qui gémissiez tous plus ou moins sourdement de votre condition, ceux qui ne vous ont jamais aimés en sont venus à ne vous plus craindre. Une seule issue vous restait dans l'extrémité du malheur, celle de l'évasion et de l'émigration : on vous l'a fermée.

Des princes sont convenus entre eux de se rendre non-seulement les déserteurs, qui, la plupart enrôlés par force ou par fraude, ont bien le droit

de s'échapper : non-seulement les brigands, qui ne devraient en effet trouver de refuge nulle part, mais indistinctement tous leurs sujets, quel que soit le motif qui les ait forcés à quitter leur patrie. Ainsi, vous tous, malheureux laboureurs, qui ne trouvez ni subsistances ni travail dans les pays ravagés et desséchés par les exactions de la finance, mourez où vous avez eu le malheur de naître ; il n'est plus d'asile pour vous que sous terre. Vous tous, artisans, ouvriers de toute espèce, que l'on vexe par les monopoles, à qui l'on refuse le droit de travailler librement sans avoir acheté des maîtrises ; vous que l'on tient courbés toute la vie dans un atelier pour enrichir un entrepreneur privilégié ; vous qu'un deuil de cour laisse des mois entiers sans salaire et sans pain, n'espérez pas de vivre hors d'une patrie où des soldats et des gardes vous tiennent emprisonnés ; erre dans l'abandon, et mourez de chagrin. Osez gémir, vos cris seront repoussés et perdus au fond d'un cachot ; fuyez, on vous poursuivra, même au-delà des monts et des fleuves ; vous serez renvoyés ou livrés pieds et poings liés à la torture, à la gêne éternelle où vous avez été condamnés en naissant. Vous encore à qui la nature a donné un esprit libre, indépendant des préjugés et des erreurs ; qui osez penser et parler en hommes, étouffez dans votre âme la vérité, la nature, l'humanité. Applaudissez à tous les attentats commis contre votre patrie et vos concitoyens, ou gardez un silence profond

dans l'obscurité de l'infortune et de la retraite. Vous tous enfin qui naissez dans ces états barbares où la condition, réciproque entre les princes, de se rendre les transfuges vient d'être scellée par un traité, souvenez-vous de l'inscription que le Dante a gravée sur la porte de son enfer :

VOI CH'ENTRATE, LASCIATE OMAL OGNI SPERANZA.

VOUS QUI PASSEZ ICI, PERDEZ TOUTE ESPÉRANCE.

Quoi! ne reste-t-il pas un asile même au-delà des mers? L'Amérique n'ouvrira-t-elle pas son sein aux malheureux qui préféreront volontairement sa liberté au joug insupportable de leur patrie? Qu'a-t-elle besoin de ce vil ramas d'engagés qu'elle surprend et débauche par les honteux moyens dont toutes les couronnes se servent pour grossir leurs armées? Qu'a-t-elle besoin de ces êtres encore plus misérables dont elle forme une autre classe de sa population?

Oui, par une iniquité d'autant plus criante qu'elle semblait moins nécessaire, les provinces septentrionales ont eu recours au trafic, à l'esclavage des noirs. On ne disconvient pas qu'ils ne soient mieux nourris et mieux vêtus, moins maltraités et moins accablés de travail qu'aux îles. Les lois les protègent plus efficacement, et il est très-rare qu'ils soient les victimes de la férocité ou des caprices d'un odieux tyran. Cependant quel doit être le fardeau d'une vie condamnée à

languir dans une servitude éternelle? Des sectaires humains, des chrétiens qui cherchaient dans l'Évangile plutôt des vertus que des dogmes, ont souvent voulu rendre à leurs esclaves la liberté que rien ne peut remplacer; mais ils ont été longtemps retenus par une loi qui ordonnait d'assigner aux affranchis un revenu suffisant pour leur subsistance.

Disons plutôt: l'habitude commode d'être servi par des esclaves; ce penchant à la domination, justifié par les douceurs dont on prétend alléger leur servitude; l'opinion où l'on se plaît à rester, qu'ils ne se plaignent pas d'une condition que le temps a changée pour eux en nature: ce sont là les sophismes de l'amour-propre pour apaiser les cris de la conscience. La plupart des hommes ne sont pas nés méchants, ne veulent pas faire le mal; mais, parmi ceux mêmes que la nature semble avoir formés justes et bons, il en est peu qui aient assez de désintéressement, de courage et de grandeur d'âme pour faire le bien aux dépens de quelque sacrifice.

Cependant les quakers ont donné récemment un exemple qui doit faire époque dans l'histoire de la religion et de l'humanité. Au milieu d'une de ces assemblées où tout fidèle qui se croit mu par l'impulsion de l'Esprit saint a droit de parler, un de ces frères (celui-là sans doute était inspiré) s'est levé et a dit: « Jusques à quand aurons-nous deux consciences, deux mesures,

« deux balances, l'une en notre faveur, l'autre à  
 « la ruine du prochain, toutes deux également  
 « fausses? Est-ce à nous, mes frères, de nous  
 « plaindre en ce moment que le parlement d'An-  
 « gleterre veut nous asservir, nous imposer le joug  
 « du sujet sans nous laisser le droit du citoyen,  
 « tandis que depuis un siècle nous faisons tran-  
 « quillement l'œuvre de la tyrannie, en tenant  
 « dans les fers du plus dur esclavage des hommes  
 « qui sont nos égaux et nos frères? Que nous ont  
 « fait ces malheureux que la nature avait séparés  
 « de nous par des barrières si redoutables, et que  
 « notre avarice est allée chercher au travers des  
 « naufrages jusque dans leurs sables brûlans, ou  
 « leurs sombres forêts, au milieu des tigres? Quel  
 « était leur crime pour être arrachés d'une terre  
 « qui les nourrissait sans travail, et transplantés  
 « par nous sur une terre où ils meurent dans les  
 « labeurs de la servitude? Quelle famille as-tu  
 « donc créée, père céleste, où les aînés, après  
 « avoir ravi le bien de leurs frères, veulent encore  
 « les forcer la verge à la main d'engraisser du  
 « sang de leurs veines, de la sueur de leur front,  
 « ce même héritage dont on les a dépouillés? Race  
 « déplorable, que nous abrutissons pour la ty-  
 « ranniser; en qui nous étouffons toutes les fa-  
 « cultés de l'âme pour accabler ses bras et son  
 « corps de fardeaux; en qui nous effaçons l'image  
 « de la Divinité et l'empreinte de l'humanité! race  
 « mutilée et déshonorée dans les facultés de son

« esprit et de son corps, dans toute son existence;  
 « et nous sommes chrétiens! et nous sommes An-  
 « glais! Peuple favorisé du ciel et respecté sur les  
 « mers, quoi! tu veux être libre et tyran tout à  
 « la fois? Non, mes frères; il est temps de nous  
 « accorder avec nous-mêmes. Affranchissons ces  
 « misérables victimes de notre orgueil; rendons  
 « aux nègres la liberté que l'homme ne doit ja-  
 « mais ôter à l'homme. Puissent à notre exemple  
 « toutes les sociétés chrétiennes réparer une in-  
 « justice cimentée par deux siècles de crimes et de  
 « brigandages! Puissent enfin des hommes trop  
 « long-temps avilis élever au ciel des bras libres  
 « de chaînes et des yeux baignés des pleurs de  
 « la reconnaissance! Hélas! ces malheureux n'ont  
 « connu jusqu'ici que les larmes du désespoir! »

Ce discours réveilla les remords; et le petit nombre d'esclaves qui appartenaient aux quakers furent libérés. Si la chaîne de ces malheureux ne fut pas rompue par les autres colons de l'Amérique septentrionale, du moins la Pensylvanie, la Nouvelle-Jersey et la Virginie demandèrent-elles avec instance que cet infâme trafic d'hommes fût prohibé. Toutes les colonies de ce vaste continent paraissaient disposées à suivre cet exemple; mais elles furent arrêtées par l'ordre que donna la métropole à ses délégués de rejeter toutes les ouvertures qui tendraient à ce but humain. Ce parti cruel n'eût pas étonné de la part de ces nations qui sont aussi barbares par les liens du vice qu'elles

l'ont été par ceux de l'ignorance. Quand un gouvernement sacerdotal et militaire a mis tout sous le joug, même les opinions ; quand l'homme imposteur a persuadé à l'homme armé qu'il tenait du ciel le droit d'opprimer la terre, il n'est plus aucune ombre de liberté pour les peuples policés. Comment ne s'en vengeraient-ils pas sur les peuples de la zone torride ? Mais jamais je ne comprendrai par quelle fatalité la législation la plus heureusement combinée qui ait jamais existé a pu préférer l'intérêt de quelques-uns de ses négocians au cri de la nature, de la raison et de la vertu.

xxx.  
A quel degré  
la population  
s'est-elle  
élevée dans  
l'Amérique  
septentrio-  
nale ?

L'Amérique septentrionale compte environ quatre cent mille noirs. Le nombre des blancs s'y élève à deux millions cinq ou six cent mille, si les calculs du congrès ne sont pas exagérés. Les citoyens doublent tous les quinze ou seize ans dans quelques-unes de ces colonies, et tous les dix-huit ou vingt ans dans les autres. Une multiplication si rapide doit avoir deux sources. La première est cette foule d'Irlandais, de Juifs, de Français, de Vaudois, de Palatins, de Moraves, de Salzbourgeois qui, fatigués des vexations politiques et religieuses qu'ils éprouvaient en Europe, ont été chercher la tranquillité dans ces climats lointains. La seconde source de cette étonnante multiplication est dans le climat même des colonies, où l'expérience a démontré que la population doublait naturellement tous les vingt-cinq

ans. Les réflexions de M. Franklin rendront cette vérité sensible.

Le peuple, dit ce philosophe, s'accroît partout en raison du nombre des mariages ; et ce nombre augmente en proportion des facilités qu'on trouve à soutenir une famille. Dans un pays où les moyens de subsistance abondent, plus de personnes se hâtent de se marier. Dans une société vieillie par ses progrès mêmes, les gens riches, effrayés des dépenses qu'entraîne le luxe des femmes, forment le plus tard qu'ils peuvent un établissement difficile à cimenter, coûteux à maintenir ; et les gens sans fortune passent leur vie dans un célibat qui trouble les mariages. Les maîtres ont peu d'enfants ; les domestiques n'en ont point ; et les artisans craignent d'en avoir. Ce désordre est si sensible, surtout dans les grandes villes, que les générations ne s'y reproduisent même pas assez pour entretenir la population à son niveau, et qu'on y voit constamment plus de morts que de naissances. Heureusement cette décadence n'a pas encore gagné les campagnes, où l'habitude de fournir au vide des cités laisse un peu plus de place à la population. Mais, comme toutes les terres sont occupées et mises à peu près dans la plus grande valeur, ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés sont aux gages de celui qui possède. La concurrence, qui naît de la multitude des ouvriers, tient leur travail à bas prix ; et la modicité du gain leur ôte le désir, l'espérance, et